

**Les films de Guillaume Dustan
(2000-2004)**



***Pop life* + *Songs in the key of moi* + Film perdu
Trois films d'appartement**

Pop life

Vidéo DV, 19 min, 2000



Pop life, je filme ma chambre avec de la musique adaptée.

Cet ensemble de trois films d'appartement forme en quelque sorte le reflet des trois premiers livres « autobiopornographiques » de Guillaume Dustan, publiés par P.O.L entre 1996 et 1998.

Avec Songs in the key of moi, deux films d'appartement comme première étape vers « the politics of, ooooooh, feeling good ! ». Dustan nous montre ce qu'il est bon d'avoir chez soi, pour se faire du bien : sex toys, musique, peluches...

**« Parce qu'on peut pas faire la révolution extérieure si on a pas fait la révolution intérieure. Et ça c'est la pensée finalement la plus profonde du 20^{ème} siècle et du 21^{ème} siècle, d'abord on réforme l'individu, totalement, donc dandysme, masochisme et sadisme, enfin bon, libération dans tous les sens, dérèglement dans tous les sens, tout ce qu'on veut, essais d'intoxications volontaires, la bohème, moi moi moi, Britney Spears et après une fois que tout le monde sera sur ce modèle-là, on peut faire une société qui fonctionne, dans autre chose que la castration généralisée. C'est tout. »
G. D., *Nietzsche*, vidéo DV, 2002**

Songs in the key of moi

Vidéo DV, 33 min, 2000



Songs in the key of moi, *plus ou moins la même chose, c'est un travail sur l'adolescence.*

Un autoportrait en playlist tourné une nuit sous drogue, jusqu'au matin. Il filme sa chambre, ses livres, des dessins d'Hervé Gauchet, les dizaines d'images accrochées au mur, en passant de la musique. On entend une voix, la seule du film : « hum, il faut vraiment que je sorte. » Au réveil, il pose la caméra et danse sur *Madam Butterfly* de Malcolm McLaren.

MORCEAUX (en clef de moi) :

***I Cannot Carry On, Dead Or Alive* (1989)**

***Give It Back (That Love Is Mine), Dead Or Alive* (1989)**

***Rendez-vous dans l'espace, Telex* (1998)**

***All Time, Archive* (1996)**

***What a Difference a Day Makes (Cuando Vuelva A Tu Lado), Laura Fygi* (2000)**

***Music (Calderone Anthem Mix), Madonna* (2000)**

***Waltz Darling, Malcolm McLaren & The Bootzilla Orchestra* (1989)**

***Pense à ta carrière, Les Rita Mitsouko* (2000)**

***In Too Deep, Dead Or Alive* (1985)**

***Madam Butterfly (Un Bel di Vedremo), Malcolm McLaren* (1984)**

**« la danse = des années de boulot pour en arriver là – je danse du cerveau, jamais été aussi free »
G. D., extrait de « Nanni Moretti, 16.7.1994 », Archives Guillaume Dustan/IMEC**

Film perdu, sans titre

Vidéo DV, 25 min, 2000



[Film perdu, sans titre], *j'ai perdu un film très bien où j'avais filmé Béatrice Cussol dans son atelier en train de peindre et où elle me montrait sa collection de chaussures.*

Nous avons retrouvé ce film que Dustan pensait avoir perdu.

C'est une journée, chez lui, il se branle « un peu dans le détail », puis dans le funiculaire de Montmartre pour monter à l'atelier de Béatrice Cussol, puis en redescendant vers Pigalle, et dans un club jusqu'à sa sortie au petit matin – « Fin d'arrêt interdit ».

On comprend que faire des films, pour Dustan, prend une fonction émancipatrice : « Je retrouve un peu de liberté en faisant ces films parce qu'avec l'écriture j'ai tout un truc politiquement... j'sais pas quoi... correct. »

Comme dans *Songs in the key of moi*, il filme l'iconographie du ghetto, des photos et dessins de nus gays dans des magazines. C'est le premier film où il sort de chez lui.

15. People are still having sex

Je vis dans un monde merveilleux où tout le monde a couché avec tout le monde. La carte s'en trouve dans les revues communautaires que je lis assidûment. Bars. Boîtes. Restaurants. Saunas. Minitel. Rézo. Lieux de drague. Et tous les numéros de téléphone et les adresses et les prénoms qui vont avec. Dans ce monde chacun a baisé avec au moins cinq cents mecs, en bonne partie les mêmes d'ailleurs. Les mecs qui sortent. Mais les réseaux ne se superposent pas exactement. Les mecs sont plutôt bars. Plutôt boîtes. Plutôt bars-boîtes. Plutôt sauna. Plutôt rézo. Plutôt minitel. Plutôt bruns. Plutôt blonds. Plutôt musclés. Plutôt hard. Plutôt baise classique. On a le choix. Beaucoup de choix. Et personne ne souhaite fonder une famille. On est un, ou deux, pas plus, dans ce monde, sauf quand il y a pour un temps plus ou moins long un esclave à la maison. Je trouve ça bien toute cette invention. J'ai un copain qui a mis ses deux mains autour d'une de celles de son mec dans le cul d'un type assez connu dans le milieu, qui est par ailleurs percé des tétons et de la queue, et pourvu d'un matériel impressionnant, dont il fait profiter assez largement.

Comme moi avec celui que j'ai à la maison, dans un petit placard de la chambre, sur cinq niveaux. Tout en haut il y a les trucs encombrants : deux paires de chaps, une en cuir, une en latex, avec un pot à lavement et son tuyau, plus un énorme gode conique pour s'asseoir dessus. En dessous, il y a les godes et les plugs, rangés par taille sur deux étagères : deux gros plugs, quatre petits, quatre godes doubles, huit godes simples. En dessous il y a le petit matériel, accroché à des clous : cinq paires de pinces à seins différentes, des pinces à linge, un parachute pour les couilles, un collier de chien, deux cagoules, une en cuir, une en

latex, six cockrings, en acier, en cuir, simples ou avec serre-couilles incorporé, deux étuis à bite, un simple en cuir ajustable et un à pointes épatées, ça c'est un peu folklorique, une cravache, un martinet, un bandana noir et un rouge, pour bâillonner ou attacher, un bâillon-tube évidé pour pouvoir pisser direct dans la gorge, un bâillon à boule, la boule peut se gonfler, des pinces à seins montées sur un Y en cuir extensible qu'on peut relier à un cockring, comme ça, ça tire sur les seins depuis le paquet, un ball-stretcher³⁵ plombé, pas trop lourd, trois cents grammes, pas trop large non plus, trois centimètres (ça se place entre la queue et les couilles ou bien en cockring normal), deux paires de menottes en cuir, un collier de cuir avec menottes qui peuvent se porter dans le dos ou sur le ventre, ça dépend de quel côté on le place. Tout en bas il y a encore des trucs encombrants : une barre de fer à écartement réglable avec des menottes en cuir aux extrémités, un harnais en cuir, deux paires de rangers, mes bottes allemandes.

Ça fait des années que j'achète des trucs comme ça. Beaucoup. J'en ai balancé plein d'ailleurs, des trucs que j'avais achetés sans savoir, des godes trop rigides ou trop biscornus, des cockrings trop serrés, des pinces trop fortes. Je n'ai gardé que ça. Le strict nécessaire. J'ai à portée de main tout ce qu'il faut pour m'en servir. De l'alcool. Du shit. De l'acide. De l'exta. De la coke. De l'herbe. Du poppers. Des revues de cul. Des k7 de cul. Un polaroïd.

Certains éléments servent plus que d'autres. Je les aime tous. Ils sont comme des parties de moi qui viennent se poser là où je l'ai décidé et y maintiennent mon emprise. Mais c'est aussi leur office de servir le corps. Cagoule collier bâillon pinces à seins menottes godes cockring étouffe-queue parachute menottes. Tête cou bouche tétons poignets bras cul paquet queue couilles chevilles jambes. Tout est mobilisé. Prêt à maximiser l'effet de la bite dans la bouche ou dans le cul, les coups de cravache sur le cul, les jambes le dos les épaules les bras les mains les pieds les couilles la queue. Ça ne fait jamais mal quand c'est bien fait. Je ne suis pas sadique. Seulement un peu mégalomane. Ça ne fait pas de marques. De toute façon tout ce que fais, tout ce dont je me sers a été préalablement essayé sur moi. Alors tout se passe bien. Même les gros godes ressortent sans un filet de sang, même ceux qui sont plus gros qu'un poing et qui passent après le deuxième sphincter. Je suis devenu très conscient de mon corps, de son extérieur comme de son intérieur,

grâce à ça, je pense. Je travaille. Mes seins, mon cul, mes éjaculations, mes prestations.

Je me demande si c'est sinistre ou si c'est bien. Je pense à ce que Jeanne Moreau dit à sa nièce dans un film³⁶ américain où elle est vieille et extravagante. Elle lui dit Non, je ne pense pas que tu es stupide. Je pense que tu as perdu espoir. Il faudrait ne rien faire. Absolument rien. En attendant que l'espoir revienne. Comme si elle était sûre que ça revient toujours. Peut-être qu'elle a raison. J'ai essayé hier soir. Au lieu de faire du minitel ou d'aller boire un verre dans un bar comme d'habitude, j'ai attendu. Au bout de quelques minutes effectivement, l'espoir est revenu. Il est revenu par la jambe gauche, je l'ai senti. Un apaisement musculaire. Tous les pédés que je fréquente font de la muscu. Sinon ils font de la natation. Ils sont presque tous séropositifs. C'est fou ce qu'ils durent. Ils sortent toujours. Ils baisent toujours. Il y en a plein qui font des trucs, des méningites, des diarrhées, un zona, un kaposi, une pneumocystose³⁷. Et puis ça va. Certains sont seulement un peu plus maigres. Ceux qui font un cmv ou d'autres trucs plus flippants, on ne les a pas vus en général depuis déjà un bout de temps. On n'en parle pas. Aucun de mes copains proches n'est mort cela dit. Quatre mecs avec qui j'ai baisé sont morts, je le sais. J'en soupçonne d'autres. Pas beaucoup. Les gens ne meurent pas beaucoup apparemment. Il paraît que le sida évolue vers un truc comme le diabète. Que tant que la sécu aura des sous, on nous soignera tout ce qui se présente. Il n'y a pas de souci à se faire.

Ça fait quelques années maintenant que je suis entré dans ce monde. J'y passe la plupart du temps. Moi aussi je préfère aller en vacances à Londres plutôt que de découvrir Budapest. Budapest, ça sera pour plus tard. On est bien dans le ghetto. Il y a du monde. Il y en a tout le temps plus. Des pédés qui se mettent à baiser tout le temps et à ne plus aller aussi souvent qu'avant dans le monde normal. À part bosser, en général, et voir sa famille, tout peut se faire sans sortir du ghetto. Sport, courses, ciné, restau, vacances. Il n'y a pas de ghettos partout. Il y a Paris centre. Il y a Londres, Amsterdam, Berlin, New York, San Francisco, Los Angeles, Sydney. L'été, il y a Ibiza, Sitges, Fire Island, Mykonos, Majorque. Le sexe est la chose centrale. Tout tourne autour : les fringues, les cheveux courts, être bien foutu, le matos, les trucs qu'on prend, l'alcool qu'on boit, les trucs qu'on lit, les trucs qu'on bouffe, faut

pas être trop lourd quand on sort sinon on ne pourra pas baiser. On rentre rarement seul si on persiste jusqu'à tard et qu'on n'est pas trop déprimé. Si on ne se dit pas qu'on s'est déjà fait tous les mecs bien qui sont sur place. Ou tous ceux qu'on sait qu'on peut se faire. Mais souvent on peut se faire ceux qu'on pensait ne pas pouvoir se faire. On progresse.

Hier soir, Stéphane récupérait du week-end, je ne pouvais pas dormir comme d'habitude quand je ne suis pas exténué. Je me demandais si j'allais habiter seul ou réemménager avec Stéphane dans trois mois. J'ai donné mon préavis, je ne supportais plus l'appartement. Il y a ce projet d'avoir une terrasse que je ne pourrai jamais me payer si je vis seul. J'ai commencé à trier mes revues de cul en déchirant toutes les pages que je trouvais bandantes. J'ai fait un tableau avec sur le sol du salon. Six mètres carrés de photos de bites, quelques culs aussi, mais surtout des queues, dont la plupart bandent, plutôt belles. C'était pas mal. Quand j'ai eu fini, je me suis assis dans le canapé et je me suis branlé en regardant ça, en buvant une heineken et en sniffant du poppers. Après, vers trois heures, je me suis couché. Je vis dans un monde où plein de choses que je pensais impossibles sont possibles.

The Ghetto Spoken

The specificity of Dustan's ghetto in the novels is, first and foremost, determined by language. The novels are written in ghetto language, or what Gilles Deleuze and Félix Guattari have called "minor language." For Deleuze and Guattari, a minor language is not a standard language spoken by a small number of speakers, but rather a destabilizing use of a major language marked by the immediate connection to the political and the importance of collective value. It is constituted through variation on the major language and a deliberate impoverishment or sobriety of this language. Such variation may include, but is not simply equivalent to the use of intimate language, slang, or bilingualism. Each of these linguistic features is prominent in Dustan's novels.

From the very first pages of both of the books, the language is casual and informal. Quotation marks and other aspects of standard French punctuation are never used to convey dialogue, which blurs the boundary between speech and writing and occasionally even makes it difficult to ascertain who is speaking. The narrator immediately uses the tone of familiar conversation and treats the reader as an insider, without so much as a brief introduction. Intimate and not always flattering details about the personal life of the narrator are divulged without explanation or apology. In the opening paragraph of *Dans ma chambre*, Guillaume recounts the logistical problems of sharing an apartment with his former boyfriend:

J'ai laissé la chambre à Quentin. Je me suis installé dans la petite pièce au fond de l'appart pour ne pas les entendre baiser. Au bout de quelques jours, une semaine peut-être, j'ai fini par trouver ça trop glauque. J'ai exigé de récupérer la chambre. Bien entendu Quentin a immédiatement décidé de s'installer dans le salon avec Nico, ce qui faisait que j'étais obligé de taper contre le mur pour les faire parler moins fort au milieu de la nuit quand j'allais bosser le lendemain. Comme ça je pouvais en prime entendre Quentin dire qu'il allait venir me casser la gueule et Nico lui répondre Chéri calme-toi. (DMC, 1996, p.11)

The reader is implicated in the intimate space of friends – that is, the intimate space of urban ghetto-oriented gay male friends. Indeed, throughout the two books the reader is not addressed as an interested outsider, but rather as a knowing member of the group, sharing similar points of reference – bars, clothes, cruising habits, and HIV.*

The consistency of this casual style of language is underscored in each of the books by an incident in which, suddenly, the dialogue is rendered in standard, polite spoken French. In *Dans ma chambre*, the narrator has to call the fire department for help with a friend who has passed out in his apartment after overdosing on drugs. The language of the initial phone conversation with the fireman ("Allo bonsoir monsieur" [DMC, p.115]) and the encounter between the firemen and the overdosed friend ("Allez monsieur, il faut vous lever maintenant" [DMC, p.115]) is polite and impersonal, in stark contrast to the intimate language of the remainder of the book. The incident of standard French in *Je sors ce soir* underscores the specificity of the circle of friends even more strongly. It occurs when the narrator leaves the club to get something to eat at a nearby fast food restaurant. He and the server at the restaurant speak to each other in the cool, polite terms of French service language ("Vingt francs soixante-dix, vous pouvez patienter un moment, s'il vous plaît?" [JSCS, p.25]). Guillaume's conversations with the service people in the club, however, are marked by the immediate use of *tu* and by other signs of informality.

Slang also figures prominently in Dustan's linguistic ghetto. There are several distinguishable

types of slang, ranging from general to extremely specific, in evidence throughout the books: the widely used, popular French slang consisting of more or less standard argot (*boulot, connard*); spoken abbreviations (*mat, appart, exta, restau*); elements of urban and particularly youth speech, such as the frequent use of *verlan* (*keubla, rebeu, meuf*); and finally, a specialized sexual slang for certain acts and sex toys, largely confined to urban gay usage.

The use of English also permeates the books, both in the form of anglicisms in the body of a piece of text in French ("C'est cool" [JSCS, p.62]) and of English as English, mostly in intermittent dance song lyrics and dialogue with foreigners ("Where are you from in America?" [DMC, p.136]). Indeed, all dialogue that takes place in English is left untranslated. This would at first thought seem to be simple bilingualism, as distinct from the bilingualism "in one's own language" that Deleuze and Guattari describe in relation to Kafka and others (*A Thousand Plateaus*, 1980, p.105). On closer examination, however, the neat distinction between English as English and French as French in these books breaks down. The presence of English (or rather Englishes) around the world as a result of global capitalism is widely known. What is perhaps less widely known is the position of English in relation to the global expansion of Anglo-American style gay identity and culture. English is the dominant language for this transnational gay culture, in part because of the wider prevalence of English as the newglobal language, but also because a huge percentage of gay cultural products (films, books, safe sex pamphlets, porno tapes, even queer theory) are in English. Guillaume, for instance, brings back the latest "compil de house," a collection of English-language gay dance club music, from London (DMC, p. 126). Speaking English, then, in this context, is a way of queering oneself, of putting oneself into play in the global gay ghetto. Indeed, traces of English are in wide use throughout the gay scene in Paris, from the names of bars and restaurants (*Le Coming Out, Open Café, What's Up Bar*) to the terminology used for sex toys and sexual practices (*chaps, plugs, sling, fisting*). In this sense, one could question whether the English in these two novels is really English (in the British or American sense) or rather a kind of queer French.

Finally, Guillaume has a clear sense of his ghetto language as the kind of subtraction that characterizes what Deleuze and Guattari call the "cramped space" of the minor literature (*Kafka: Toward a Minor Literature*, p.17). When the narrator is heading out of the club to get his fast food, he notices a sign which says "Toute sortie est définitive." He approaches the bouncer:

Je me penche vers son oreille et je dis, - Si on sort on ne peut plus rentrer, c'est ça? Mais il cligne de l'œil et il fait, - Vas-y, avec la tête, et en même temps il ouvre la barrière de sécurité pour me laisser le passage, et je sors en disant, - Merci. Tout ça n'a pas duré plus de cinq secondes. C'est ça que j'aime la nuit : la communication réduite à l'essentiel. (JSCS, p.24)

Here Guillaume praises the efficiency and brevity of the shared language of the ghetto, even while he engages in a kind of short-hand with the reader that echoes that very trait ("c'est ça que j'aime la nuit"). For Dustan, as for Guy Hocquenghem, *la nuit* is a kind of queer code word for the entirety of the ghetto. At night, a wink of the eye, a head motion, and a bodily movement that clears a way out can convey all that is necessary for one to navigate ghetto spaces. At night one is a man of few words, particularly if the words are well-chosen and are complemented with appropriate bodily posture, gesture, or movement. At night, "on agit seulement. La parole est action. L'œil aux aguets. Le geste chargé de sens" (DMC, p.118). If communication can be reduced to the essential, it is in no small part because in the ghetto, the body also speaks. In fact, it could be argued that in the novels of Guillaume Dustan, the body never stops speaking.

The Ghetto Embodied

Cindy Patton, writing about what she calls sexual vernacular, emphasizes the contextual quality of communication in a sexual ghetto: "The ways of being within sexual cultures are difficult to articulate, their processes of acculturation — their practices — are to some extent unspeakable, unformalizable" (*Sexe and Germs: The politics of AIDS*, 1985, p.142). For Dustan, since these

ways of being cannot be formalized, they must be exhaustively detailed. Indeed, throughout the two books, the care paid to describing what bodies look like and what they do borders on the obsessive.

J'ai les cheveux très courts, mon 501 en cuir noir, des bottes allemandes, un pull camionneur bleu, le col de ma chemise met juste une touche de couleur. J'ai sept ans de gym derrière moi. Un peu de ventre, vraiment peu, ça part en deux semaines si je fais des abdos, le seul truc, c'est les mollets qui sont un peu fins. (DMC, p.30)

For Guillaume and his "frères du ghetto," clothes, haircuts, muscles, jewelry, and piercings serve to convey everything from the most general statements about oneself (whether or not one is a *frère du ghetto* in the first place) to the most specific (what exactly one wants to do or have done sexually), as well as anything in between. Sometimes bodily appearance establishes one as a part of a well-established subculture (for example, the wearing of leather to signify "branché sm"). At other times, details of appearance speak only for a particular sexual act, and can be changed at will, as for example in the signaling of "passif/actif."

The terms "actif" and "passif," and their American counterparts "top" and "bottom," bear some discussion, due to their multiple implications in gay culture. "Top" and "bottom" are by no means simple, discrete categories, nor is there even any general agreement on exactly what the terms imply. They are used, particularly within SM culture, to refer to general ideas of dominance and submission, often bearing little or no relation to specific sexual activities. The sense in which they are most widely used, however, is solely to indicate the role taken in anal sex. Even this fairly straightforward use, however, begs the question of how strict these roles are, whether or not they apply to individual acts or to general personality traits. Additionally, for many men roles in anal sex have complex associations with issues of masculinity and sexual identity. Dustan, in an interview in the gay magazine *Têtu*, notes, "certains se disent pédés, mais strictement actifs, comme si le fait de ne pas se faire enculer les rendait un peu moins pédés que les autres. L'actif est mis en valeur, alors que le passif est généralement considéré comme une salope" (*Têtu*, n°18, 1997, p.28). Furthermore, the division between top and bottom is only useful (which is to say, erotically charged) to a certain percentage of gay men. Many gay men conceive of their sexuality and their relation to specific sexual acts entirely outside these categories. Added to the complex set of meanings already at play, the particulars of HIV transmission have generated a whole new set of ramifications which are not easily superimposed on existing assumptions. The wide discrepancy in the level of risk between the active and the passive partner in anal sex has restigmatized the desire to be penetrated, marking it as both unmasculine and unhealthy.

It is in this complicated context that Guillaume deliberates about the signals he's sending at the *gtd* (gay tea dance). At one point in *Je sors ce soir*, after dancing a little while, Guillaume takes off his T-shirt and details the process of deciding what to do with it.

Au lieu de le laisser pendre bêtement derrière, je fourre les dix premiers centimètres, assez pour être sûr de ne pas le perdre, dans le dos entre le slip et le jean, pas tout à fait au milieu, un peu du côté gauche, pour indiquer que je ne suis ni 100% actif - ce serait carrément à gauche - ni 100% passif - ce serait carrément à droite - mais les deux. Donc je me mets au milieu, mais un peu à gauche, parce que si je le mettais pile au milieu, ou au milieu vers la droite, ça voudrait dire que je suis actif-passif mais plutôt passif, donc en réalité total passif. (JSCS, p.23)

His lengthy deliberation here, like many other such deliberations in the books, does not so much reflect Guillaume's uncertainty as it does his acute awareness of the complexity of the system of signification.

Clothes and haircuts are the primary markers of bodily appearance throughout *Dans ma chambre*, but in *Je sors ce soir*, the role of muscles and body hair assume greater importance. At the *gtd*, Guillaume has a clear sense of not having the right kind of body. Shortly after arriving at

the club, he complains, "je n'ai pas confiance en mon corps" (JSCS, p.21). Later, when he's on the dance floor, he has a minor crisis over the state of his own body:

Tout le monde bouge son corps sublime. Et juste à ma droite apparaît un corps encore plus sublime que tous les autres. Le t-shirt monte lentement au-dessus des épaules pour révéler un torse où chaque muscle est, non seulement énorme, mais encore parfaitement défini. La chose se met à bouger. Je remonte, ça va me calmer, en haut c'est plus populaire. (JSCS, p.37)

The body here, hardly a human being at all ("la chose"), appears not as an object of attraction in any real sense, but only as a reminder of the inadequacies of Guillaume's own body. Here the musclemen seems to fulfill its stereotype in gay culture as a hypermasculine ideal which is simultaneously attractive and oppressive. But the function of muscles in the urban gay ghetto is not so simple. The muscular body does not only indicate strength and virility, it can also indicate health. In a community that includes many people with AIDS, being too thin can become equated with being ill. Being muscular, then, is one possible – even if irrational – method of stemming off illness, of not wasting away.

The idea of the musclemen's body as oppressively hyper-masculine is called further into question by its relation to the *actif/passif* divide. At one point Guillaume complains to his friend, Jean-Luc, about the prevalence of musclemen at the club. "C'était pas comme ça il y a dix ans, maintenant Paris c'est comme Los Angeles, j'ajoute en exagérant tout de même un peu." Jean-Luc reassures him, "Ouais mais tu sais, la plupart c'est des passifs, alors avec la concurrence ils ont intérêt à être super-bien foutus. Quand t'es actif, tu trouves toujours, c'est pas pareil" (JSCS, p.47). This line of reasoning echoes both the general stereotype that the majority of gay men are "passifs," and also the specific incident earlier when Guillaume decided to hang his T-shirt slightly to the left (again, left signifying active). "Comme je ne suis pas assez bodybuildé je la joue actif en pensant que j'aurai plus de chances" (JSCS, p.23).

The consistent though ambiguous role played by body hair in *Je sors ce soir* further attests to the complexity of signification in the ghetto. When the bouncer at the door to the club flirts with him, Guillaume decides that he's "faisable: bouche charnue, beaux lobes d'oreille, pas mal de poils dans l'échancrure de sa chemise noire." He then puts a couple of fingers between two buttons of the bouncer's shirt and finds even more hairs. Dustan writes, "je me dis que ça serait sûrement excitant comme confrontation, les siens et les miens" (JSCS, p.26). Here, body hair is clearly presented as sexually desirable, though not entirely in the same way as other physical attributes, attractive ear lobes for instance. For body hair in this context offers Guillaume the possibility of a sexual confrontation, a matching of his own hairy chest with that of another.

Later, however, body hair is presented as unappealing. Guillaume is standing shirtless in front of the mirror in the bathroom when a man comes out of one of the stalls and says, "Oh la la, t'es poilu dis donc!" The two men begin to discuss the relative merits of body hair. "Remarque, il y en a sûrement qui doivent aimer ça, il ajoute. - Ouais, j'ai plein de fans, je dis en me marrant. - Mais quand même, les poils, comme ça, ça sent, il dit. - Tu délirés, je dis, moi, je sens toujours bon... je sens le miel" (JSCS, p.47). The man's comments indicate not only that he personally can't see anything attractive about body hair, but that he assumes hairlessness to be the standard of beauty. He says, "il y en a sûrement qui doivent aimer ça", as if consoling Guillaume for this bodily defect.

The next mention of body hair firmly establishes that, indeed, "il y en a sûrement qui doivent aimer ça." Guillaume runs into someone with whom he had sex seven or eight years earlier and is introduced to the man's English boyfriend. Dustan writes, "Il me regarde avec attention. En fait, je pourrais même dire qu'il m'examine." The Frenchman then explains, "Il aime les poils." Guillaume decides that the Englishman isn't particularly desirable, in part because "je n'aime pas trop les mecs à peau claire et imberbe" (JSCS, p.52). As in the incident with the bouncer, body hair is presented as desirable, but again only in relation to a specific person's desire. No general theory of attraction is extrapolated.

The final mention of body hair in the book encapsulates these competing ideas about its sexual appeal and clearly engages the question of a standard of attraction. Guillaume is standing with several friends when “une petite folle” walks by and says, “Hou la la! Faut raser tout ca!” Guillaume doesn’t respond; he simply looks at his friends and remarks, “C’est jeune” (*JSCS*, p.83). Here the insistence on shaving to appear hairless is denigrated as immature or at least youthful (“C’est jeune”), un-masculine (“petite folle”), and not even worthy of a direct response.** Immediately afterwards, however, Guillaume reflects, “Je suis le seul avec un autre mec à ne pas avoir le torse rasé” (*JSCS*, p.84). The assessment of the desirability of body hair has now shifted from focusing on the presence or absence of hair on a particular body to the choice to shave one’s hair or not. While body hair is initially presented as a question of body type, it now becomes another gauge of social customs or fashions.

This extended commentary on the varying signification of muscles and body hair in *Dustan* suggests that while bodily appearance takes on specific meanings in the ghetto, these meanings do not congeal into a single standard of attraction, though at times they may function as such. In other words, certain aspects of bodily appearance can be charged with meaning, but since these meanings are not formalizable, they can function simultaneously in different, even opposing ways.

The Ghetto Sexed

The communicative aspects of the body’s appearance along with gestures, facial movements, and eye contact work together to facilitate sexual encounters. For we can never forget that Guillaume’s ghetto is first and foremost a sexual ghetto:

Le sexe est la chose centrale. Tout tourne autour: les fringues, les cheveux courts, être bien foutu, le matos, les trucs qu’on prend, l’alcool qu’on boit, les trucs qu’on lit, les trucs qu’on bouffe, faut pas être trop lourd quand on sort sinon on ne pourra pas baiser.
(*DMC*, p.75)

Participation in a sexual ghetto implies a certain self-consciousness about sex, or rather a certain valuing of sex. This is to say that sex is deemed important, worth thinking about, worth spending time and money on, worth improving, and worth talking about. For *Dustan* it is not a matter of claiming a gay identity and frequenting gay spaces, one must dedicate oneself to sex. Speaking about coming out in the *Têtu* interview, he says, “ils disent s’assumer, mais beaucoup n’ont pas voulu réellement s’interroger sur leur sexualité” (*Têtu*, n°18, 1997, p.28).

Sex in *Dustan*’s ghetto, thus, does not come naturally, but must be learned. Fortunately the ghetto offers many possible teachers: porno films; lovers (“Je pense à Quentin parce que c’est lui qui m’a appris à retirer les godes avant de jouir, pour ne pas endommager les sphincters” [*DMC*, p.34]); sex toys; and oneself (“Ça c’est moi qui me le suis appris tout seul” [*DMC*, p.34]). Furthermore, this learning process and the skills acquired thereby are what give sex its emotional value. When, after having sex, a trick tells Guillaume that he is “très ému,” Guillaume asks him why: “Il a dit Parce que j’ai bandé sans me toucher pendant tout le temps que je t’ai fisté. J’ai dit C’est normal, c’est parce que tu l’as bien fait, moi quand je godais bien mon ex ça me faisait triquer comme un fou” (*DMC*, p.109). The emotional value of sex here never loses its sexual specificity. After all, the sign of being “très ému” is to “triquer comme un fou.” In a similar manner, the monogamous couple, the standard legitimizing framework for emotion in relation to sexuality, loses its primacy. Guillaume describes the “mille mecs avec qui j’ai baisé” even as he tells his current lover that he’s in the top four (*DMC*, p.26).

* The straightforward presentation of events and concerns once again echoes the style of Hervé Guibert’s novels, as does the unstable relation between autobiography and fiction. In *Dustan*, however, the connection between individual and community is much stronger.

** The denigration of the feminine is a disturbing presence in *Dustan*’s ghetto. In *Dans ma chambre* for instance, Terrier recounts to Guillaume a sexual encounter with a man who has “le matos qu’il faut : pinces, godes, chaps en latex, slip en cuir. Terrier me dit Ouais mais je le trouve trop féminin et j’aime pas ça, moi il me faut un mec plus solide” (*DMC*, p.98) This eroticization of the masculine seems to exclude even the possibility of male femininity as desirable.

21

(1993)

Je l'ai branché au minitel. Il disait qu'il était hétéro, vingt-huit ans, mignon, bien foutu, bien monté et qu'il cherchait à goder. Je me suis dit Pourquoi pas, jointé à mort que j'étais, et aujourd'hui encore, rien à faire. Ça faisait quasiment deux ans que je ne baisais plus avec Quentin, il fallait bien que je m'occupe. Entre la recherche, l'attente, la baise, la sieste pétardisée, j'arrivais à passer des journées entières. J'ai attendu qu'il arrive.

Il était tout en noir. Santiags (j'ai toujours eu un faible pour les santiags), jean moulant, Lacoste, perf. Effectivement mignon, très mignon même, très bien foutu aussi. On s'est installé. J'avais déjà sorti ce qu'il fallait. Il est resté habillé. Il a juste enlevé ses tiags pour monter sur le lit. Il a mis des gants. Dès qu'il m'a touché le cul j'ai senti que j'allais prendre mon pied. Ce mec était hyper-fin. Il m'a parfaitement bien godé, en me malaxant le cul de droite à gauche en même temps qu'il avançait et reculait, comme s'il pétrissait du pain ou quelque chose dans ce genre. Au deuxième gode il a sorti sa bite, qui était magnifique, pas énorme, juste grosse et longue. Il a mis une capote et il s'est branlé de la main gauche tout en me défonçant au Lord. Je sniffais du poppers en me branlant, gonflé à bloc. C'était bonnard.

Puis il a enlevé sa capote et il s'est levé et il a dit Viens me sucer. Je me suis accroupi sur le Lord et je suis allé pour le sucer mais il s'est dérobé. Pas comme ça, il a dit. Lèche! Je me suis mis à lécher. Il s'est dérobé à nouveau. Pas comme ça, il a dit. À petits coups. Je lui ai frôlé les couilles

avec ma langue, il a dit Bien, j'ai compris qu'il était au bord. Il m'a fait lever la tête, regarder son gland qui perlait, il se branlait hyper-lentement, j'étais carrément hypnotisé, j'ai compris qu'il voulait que je fantasme sur sa jute dans ma bouche, j'ai ouvert la bouche, pour fantasmer il n'y avait pas de problème, ça faisait six ans que personne ne m'avait fait ça. Sans prévenir il s'est mis à gicler. J'ai refermé immédiatement mais c'était trop tard, je m'étais déjà pris un jet de foutre, le salaud en fait c'était ça qu'il voulait. J'ai fermé les yeux parce qu'il était en train de m'arroser la gueule, et puis quand il a eu fini je me suis fini aussi, méga-excité. Je suis allé à la salle de bains les yeux fermés, avec ce goût oublié dans ma bouche, en le maudissant.

Tim Madec, « Dustan, écrivain de l'espoir »

Intervention donnée lors de la journée d'étude « J'ai toujours été pour tout être », organisée par Raphaël Enault, université Paris-Diderot, 28 mai 2019

« Dustan écrivain de l'espoir », c'est ainsi que Raphaël Enault a intitulé cette intervention à la lecture de ma proposition (que j'avais oublié de titrer), et avec mon assentiment distrait. En fait, ma proposition n'était pas si engagée, elle résidait dans le constat que, plutôt qu'une longue descente aux enfers entre contamination au sida et dépression chronique, la bibliographie de Dustan serait comme une sorte de manuel de bonne conduite, une collection d'illustrations et de conseils sur ce qui craint ou pas de faire, dans telle ou telle situation – je considère que Dustan est un moraliste en ce sens. Voici comment j'avais présenté la chose à Raphaël – aussi peu précisément que ce que je viens de dire :

« Décrit comme un écrivain maudit et dépressif, surgi aux temps tragiques du sida et disparu dans la foulée de l'an 2000, Dustan fait l'objet de manipulations qui scindent son œuvre de différentes manières, mais toujours dans le sens de la noirceur, et finalement de l'empêchement. C'est le personnage à la perruque verte de la télévision qui cache l'œuvre littéraire, c'est la figure de l'éditeur imposteur, ou bien le mépris du cinéaste. C'est encore la figure apologétique du bareback, ennemi faire-valoir de Didier Lestrade, qui est adossée à la figure de l'écrivain maudit aux écrits sulfureux. C'est aussi le fruit de la manière dont son œuvre est découpée en deux grandes phases chronologiques, la trilogie des trois premières « autobiopornographies » – sur laquelle je vais revenir dans cette intervention – et le reste, lui-même divisé en deux parties (d'un côté *Nicolas Pages, Génie Divin* et *LXiR*, et de l'autre les deux derniers ouvrages obscurs, *Dernier roman* et *Premier essai* ; le choix éditorial des *Œuvres complètes* chez P.O.L).

Pour ma part, je voudrais proposer une autre approche de Dustan, sous le signe de l'utile et de l'agréable. L'œuvre de Dustan est mobilisée de façon positive et fructueuse aujourd'hui, notamment par de jeunes artistes qui l'adaptent avec intelligence, mais déjà hier, avec l'usage qu'en a fait Christophe Broqua dans sa thèse sur Act Up-Paris, *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*. (Presses de Sciences Po, 2005), où de larges extraits de *Dans ma chambre* sont utilisés comme matériel sociologique premier. Cet usage sociologique et politique de Dustan permet une compréhension de l'époque en prise directe avec celles et ceux qui l'habitent. En ce sens, je dirais que Dustan donnait à ceux dont il parlait une énergie vitale à hauteur des épreuves qu'ils traversaient avec lui : l'œuvre de Dustan est en ce sens une œuvre profondément empathique d'une part, et a également valeur d'information sans pareil.

Pour comprendre cela, il faut procéder à un autre découpage de l'œuvre littéraire, ou plutôt accepter une re-division opportuniste et non systémique : d'un côté *Dans ma chambre*, publié en 1996 et *Plus fort que moi*, publié en 1998, qui se déroulent tous deux en 93-94, c'est à dire avant l'arrivée des trithérapies en 1996 ; de l'autre, le reste – y compris *Je sors ce soir*, publié en 1997, c'est-à-dire avant *Plus fort que moi*, mais qui se déroule après l'arrivée des trithérapies. *Dans ma chambre* et *Plus fort que moi* sont du côté du sida, quand le reste de l'œuvre est déjà dans l'après. Dustan souligne d'ailleurs à maintes reprises que *Je sors ce soir* se déroule juste après l'apparition des trithérapies.

En reconsidérant *Dans ma chambre* et *Plus fort que moi* comme les descriptions d'une époque meurtrie et menacée, tout ce qui y apparaît provocateur ou « sulfureux » peut être interprété comme, au contraire, plein d'espoir et de confiance. C'est mon objectif de montrer combien ce sont là des œuvres positives et créatrices/productrices de force. »

Je n'ai évidemment pas suivi mon projet initial correctement car je me suis rapidement rendu compte qu'il aurait été fastidieux et/ou pusillanime de vouloir aborder tant de questions selon tant d'hypothèses invérifiables... Et puisque Raphaël a vu dans mon intention une relecture de Dustan « sous le signe de l'espoir », bien que je n'y avais pas pensé aussi clairement que ça, la lecture d'un

article oublié m'a convaincu d'assumer la proposition : « The Ghetto Novels of Guillaume Dustan » écrit par Marc Siegel et Daniel Hendrickson, publié en 1998 dans la revue *Paroles gelées* (vol. XVI, Ucla French Studies). L'article explore les dispositions politiques/communautaires/littéraires/discursives/sexuelles/corporelles du « ghetto » dustanien, et cite, entre autre, cette phrase extraite de *Dans ma chambre* : « au bout d'un moment, effectivement, l'espoir est revenu. Il est revenu par la jambe gauche, je l'ai senti. »

On pourrait y percevoir ironie et fantaisie, mais les auteurs insistent à prendre cela au premier degré, en indiquant que l'espoir, ici, s'incarne dans le corps – par la jambe, en quelque sorte. Je vais continuer sur ce mode. Après tout, cette phrase fait partie du chapitre « People are still having sex », titre emprunté à la chanson pop éponyme de La Tour, de 1991, dont les paroles démentent la panique sexuelle consécutive à l'apparition du sida. Espoir, espoir !

Je me suis concentré sur quelques points : l'usage fait de Dustan par deux auteurs en sciences humaines, l'usage que son lecteur peut faire de Dustan, et l'usage que Dustan fait de son entourage, usages communicants qui constituent, selon moi, le cœur de la vérité sous le régime de l'auto-fiction. Et je vais aborder tous ces points à travers le dernier, reformulé en « Ce que Dustan a fait de moi ». En explorant mon moi dans Dustan, j'espère illustrer la façon dont il se/nous représente le monde. Je ne suis pas très présent dans l'œuvre de Dustan, je la traverse rapidement, il est donc facile de relever les passages où je suis, en particulier dans les deux premiers livres, ceux écrits avant 96 : *Dans ma chambre* et *Plus fort que moi*.

Dans *Dans ma chambre*, je ne suis cité qu'une fois, pour mentionner un dîner (et la mort de mon compagnon). Cependant, et je ne m'en étais pas rendu compte alors, il y a un passage entier du chapitre « People are still having sex » qui est une évocation de ma vie et de nos échanges : *Il faudrait ne rien faire. Absolument rien. En attendant que l'espoir revienne. Comme si elle [Il repense à Jeanne Moreau dans un film américain] était sûre que ça revient toujours. Peut-être qu'elle a raison. J'ai essayé hier soir. Au lieu de faire du minitel ou d'aller boire un verre dans un bar comme d'habitude, j'ai attendu. Au bout de quelques minutes effectivement, l'espoir est revenu. Il est revenu par la jambe gauche, je l'ai senti. Un apaisement musculaire. Tous les pédés que je fréquente font de la muscu. Sinon ils font de la natation. Ils sont presque tous séropositifs. C'est fou ce qu'ils durent. Ils sortent toujours. Ils baisent toujours. Il y en a plein qui font des trucs, des méningites, des diarrhées, un zona, un kaposi, une pneumocystose. Et puis ça va. Ceux qui font un cmv ou d'autres trucs plus flippants, on ne les a pas vu en général depuis un bout de temps. On n'en parle pas. Aucun de mes copains proches n'est mort cela dit. Quatre mecs avec qui j'ai baisé sont morts, je le sais. J'en soupçonne d'autres, pas beaucoup. Les gens ne meurent pas beaucoup, apparemment. Il paraît que le sida évolue vers un truc comme le diabète. Que tant que la sécu aura des sous, on nous soignera tout ce qui se présente. Il n'y a pas de souci à se faire.*

Ce passage a été considérablement cité et utilisé, et c'est justement en tombant dessus dans un livre d'un autre auteur que je m'en suis souvenu. Cette prise de conscience m'a alerté sur la façon dont des chercheurs ont pu utiliser Dustan : comme une source première, comme du matériel d'entretiens qui auraient pu être conduits auprès de séropositifs au temps du sida. Je rapporterai deux usages de ce type ici : dans le livre qu'il a tiré de sa thèse, Christophe Broqua cite ce passage de « People are still having sex » et « l'exploite » ainsi que d'autres, sur une bonne cinquantaine de pages. Au-delà de l'ironie qui consiste à faire appel à Dustan pour expliciter Act Up-Paris, on comprend ce que Broqua y trouve : les premiers livres peuvent être utilisés comme du matériel ethnographique, et Broqua s'en sert ainsi, de façon claire et assumée. Il s'appuie considérablement sur les descriptions de Dustan, des corps, des actes sexuels, des lieux, des personnages... Il explique, à travers Dustan, comment le sida s'est progressivement inscrit dans la vie des gays, comment les gays l'ont intégré dans leurs définitions identitaires multiples, et pas seulement par la morbidité. Il montre surtout combien cette fabrique identitaire s'articule autour du couple « sida-gays ». Ceci est au fondement de la création d'Act Up-Paris, mais échappe à l'association au fur et à mesure que l'épidémie s'installe, et surtout dès lors que la situation des séropositifs s'améliore. Il donne ainsi une piste d'interprétation du conflit déraisonnable et destructeur intra-communautaire autour de la prévention du VIH, incarné par la rivalité Dustan/Lestrade. Un glissement s'opère au sein de la communauté, avec l'arrivée des traitements efficaces : on ne meurt plus du sida, on vit avec le VIH. Ce glissement est perceptible dans les

premiers livres de Dustan : ce qui est posé comme un défi, une menace dans *Dans ma chambre*, qui se déroule en 93-94 au pire moment du sida, est posé à nouveau en résolution dans *Je sors ce soir*, qui se déroule en 97, soit après l'arrivée des traitements. Et qui correspond aussi au retour de Dustan parmi ses « frères du ghetto » après son séjour à Tahiti.

Le « ghetto », c'est l'entrée qu'a prise David Caron dans sa thèse sur le Marais (*Marais gay, Marais juif. Pour une théorie queer de la communauté.*, Epel Eds, 2015), comparant le Marais juif de son père au Marais gay qu'il fréquente, et dont Dustan est pour lui le meilleur chroniqueur. Caron aussi se sert de façon extensive d'extraits des premiers livres de la trilogie, et comme dans Broqua, on a l'impression de lire autant d'extraits de romans que de résultats d'entretiens ethnographiques interprétatifs. Caron cite par exemple les échanges lapidaires entre séropositifs décrits par Dustan au *gay tea dance* dans *Je sors ce soir*, et insiste sur leur brièveté en même temps que leur intensité : « ça va ? - oui ça va », et tout est dit. L'analyse qu'il fait de cette furtivité grave provient, nous explique t-il, de celle des récits rapportés par Charlotte Delbo dans les camps de concentration, quand les prisonniers échangent le minimum de mots qui indiquent que l'on tient le coup/ou pas. Caron ne met évidemment pas les deux conditions (séropositivité et incarcération en camps de concentration) au même niveau, il établit cependant une correspondance entre les deux, de l'ordre de ce que Michael Pollak a défini comme des « expériences limites », de l'ordre de celles qui font basculer l'existence.

Mais surtout, Caron utilise Dustan pour préciser en quoi consiste ce ghetto gay, pour le situer dans l'espace et dans le relationnel des gays. Chez Dustan, explique-t-il, le ghetto se déploie selon deux modalités spatiales : les établissements (bars, bordels, clubs...) et les appartements. Ceci est d'ailleurs nommé dès les titres mêmes, *Dans ma chambre* et *Je sors ce soir*. En effet, tout ce qui se déroule en dehors de ces espaces représente une menace ou un empêchement (et il donne des exemples). Même le sida, surtout le sida, est gérable dans ces espaces : c'est là qu'il est possible de le prendre à bras le corps, et c'est précisément pourquoi le passage de *Dans ma chambre* (l'espoir qui remonte par la jambe gauche) est inséré dans le chapitre de Caron, à côté des descriptions de corps, de pratiques sexuelles, d'accessoires, de lieux, bref, du ghetto.

Revenons sur ce passage me concernant : il reflète la vie des gays au début des années 90. Tout concerne ma vie d'alors : la natation, les maladies enchaînées, les disparitions des uns, la survie des autres, tout est là. Il faut noter la mention sous-jacente de la chronicisation du sida, ici comparée avec le diabète. À l'époque, en l'absence de traitement contre le virus, pour survivre, c'était un suivi médical rapproché qui comptait : la stratégie consistait à anticiper les maladies opportunistes, et de fait, au fil des années, des solutions étaient effectivement avancées. J'ai subi, et dans l'ordre donné, toutes les maladies évoquées dans ce passage. J'ai eu cette discussion sur la chronicisation avec mon médecin. Dans son roman *L'Accompagnement* (Gallimard, 1994), qui se déroule au même moment que *Dans ma chambre*, René de Ceccaty raconte une discussion avec son ami pourtant mourant, au sujet de cette chronicisation. Elle est évoquée longtemps avant l'arrivée des traitements anti-rétroviraux. Les mentions qui concernent cette chronicisation, comme celles qui concernent la prise en charge par la sécu, peuvent choquer le lecteur, elle peuvent donner l'impression d'une nonchalance, d'une légèreté face à la situation du sida, qui serait ainsi minimisée par des gays séropos hédonistes et gâtés, inconscients et irresponsables, reproche qui sera adressé à Dustan. Mais ce serait une erreur de croire que ces mentions, ainsi que celles, au premier abord violentes, sur la disparition des séropositifs qui basculent dans le sida, constituent une forme de provocation, de minimisation, une marque d'irresponsabilité face aux dangers du sida. Au contraire : il faut les lire comme des témoignages, des rapports de ce qui circulait dans nos têtes, dans nos relations. Ce sont les peurs qui hantent les esprits et ce sont les espoirs qui les conjurent. En fait, on peut lire ce passage comme le signalement des techniques de survie mises en place par les séropos, et partagées entre eux. On peut les interpréter comme des ébauches de ce que plus tard l'on appellera l'*empowerment*, la transmission par les pairs ou l'expertise profane, qui seront les bases de l'*autosupport* et de la réduction des risques. Le fait que ces récits se déroulent avant le début de la résolution de la crise mais qu'ils soient publiés après, a sans doute rendu le propos confus à l'époque.

Contrairement à *Dans ma chambre*, où ma présence est invisible, dans *Je sors ce soir*, Dustan me consacre un paragraphe, dressant de moi un portrait totalement fantasmé et flatteur :

« Il est toujours aussi mignon. Beaucoup plus même, depuis qu'il est sous trithérapie. Comme m'a dit son éternel pote Georges à la fête de l'asmf en février, - C'est fou la pêche que ça leur donne ! Il faut dire qu'avant déjà il était toujours bronzé à cause des médicaments qu'il prenait pour le kaposi. Son mec, un Américain qui galérait pour trouver du boulot à Paris, sans parler des titres de séjour, est mort il y a trois ans. Ça a été horrible, un an de diarrhée dans l'appart de Tom rue Quincampoix, et puis il est allé mourir chez sa mère aux États-Unis. Tom est pour moi l'incarnation du courage. »

Je ne décevrai personne en corrigeant le tir, non par modestie mais par réalisme : en vrai, je n'avais rien d'extraordinaire, je ne faisais pas particulièrement partie des *beautiful people* de la scène, même si j'avais bonne réputation et pas mal d'amis. J'ai été touché, plutôt que flatté, par cette mention de mon moi idéal, parce qu'à la fois il y correspondait plutôt bien (ce que Dustan a su repérer pertinemment), mais surtout car je l'ai reçue comme de la bienveillance de William à mon égard, une bienveillance évidemment réciproque. Bien sûr il y a aussi, dans le texte, ici quelques piques, là une petite moquerie facile, de quoi signifier qu'il ne faut pas prendre tout trop au pied de la lettre. Car il y a plus, en fait, que simplement des amabilités, dans les portraits que Dustan fait de ses personnages : celui que j'ai inspiré, qui n'est pas vraiment moi (il s'appelle Tom), représente l'un de celles et ceux, nombreux, à qui Dustan s'adresse, celles et ceux au nom de qui il parle, à ses « frères du ghetto » comme il les désigne. Dustan les valorise sur un mode à la fois intime (il s'adresse à chacun personnellement) et collectif (l'idéalisation permet la typologie), et c'est cette double adresse qui, à mon sens, donne une valeur ethnographique pertinente à Dustan.

Je l'ai dit plus haut, *Je sors ce soir* se déroule dans l'année qui suit la mise en place des traitements efficaces pour les séropositifs – traitements qui m'ont sauvé, qui nous ont sauvés. Évidemment cela se voit sur les corps ! Comme Dustan le dit : « C'est fou la pêche que ça leur donne ! » Ce commentaire vient avant le rappel d'une épreuve douloureuse de ma vie, l'agonie puis le décès de mon partenaire d'alors – deux années seulement séparent les deux moments, comme deux années séparent les histoires de *Dans ma chambre* et *Plus fort que moi* d'une part, et *Je sors ce soir* de l'autre. Ce commentaire s'inscrit en écho – très probablement involontaire – du « C'est fou ce qu'ils durent » de *Dans ma chambre*. Dustan définit ainsi à travers ses personnages le contraste entre un passé pas si lointain, qui est dramatique, et le présent, plus serein, les deux étant tenus ensemble par le deuil de ceux qui avaient disparu dans le premier livre.

La bienveillance littéraire de Dustan envers ses « personnages » va ainsi au-delà de l'expression de l'amitié personnelle comme de la volonté d'être agréable. Elle vaut encouragements et reconnaissance de ce qui a été vécu par tout ceux et celles que ces personnages représentent. Mais plus encore, il me semble que cette reconnaissance bienveillante permet aussi à Dustan d'inscrire de la pudeur dans son propos, la pudeur de celui qui est proche mais pas forcément concerné au même point que ceux à qui tout cela est adressé : en effet, si Dustan est séropositif, il n'est pas malade du sida, et cette distinction est essentielle. Séropositivité, on est du côté des vivants ; sida, on est du côté des morts. Dustan respecte scrupuleusement cette distinction. Cette distinction est encore à l'œuvre dans *Je sors ce soir*, mais on en voit le bout. Elle ne le sera plus dans les cinq livres qui suivront. Et c'est précisément ce que la description idéalisée de Tom indique : l'espoir qu'on puisse en voir le bout. Si j'ai été touché par cette description, c'est parce qu'elle sert à acter des épreuves surmontées. En ce sens, *Je sors ce soir* est un roman d'espoir. Bizarrement, cet espoir menace d'échapper à Dustan : à la fin du livre, comme dans la réalité, Tom/moi, réapparaît, accompagné de mon/son meilleur ami, au moment de quitter la fête, et Dustan balance : « Je ne vous ai pas appelés parce que j'étais un peu déprimé », et on lui a fait signe que ce n'était pas grave.

L'essentiel, c'est qu'on était vivants, et qu'on se reverrait.

Trucs à faire pour être opérationnel

- Se raser les couilles (de 1 fois par semaine à 1 fois par mois selon pilosité) et la fente du cul si nécessaire. Avec Vichy crème dépilatoire pour nanas, en pharmacie. La seule qui ne fasse pas de rougeurs.
 - Dans le chapitre poil : ceux (du nez) ne doivent jamais dépasser, idem pour les oreilles si c'est le cas.
 - Coiffeur : 2 fois par mois.
 - Gel compatible avec les capotes : prendre du gel pour échographie. 150 francs les 5 kilos au BHV médical. (à 18 balles la boîte de 225g. Sinon, au sex-shop.)
 - Tailler régulièrement ses poils pubiens pour éviter l'effet touffe, toujours moche.
- Notes prises par Philippe dans la salle de bain, il est 15h00 de l'après-midi, on est sortis toute la nuit.
- Utiliser une pierre ponce et un miroir de voyage pour les finitions. Attendre une heure avant de baiser, sinon le gel brûle.

Faire du sport. (C'est malheureusement indispensable.)

Toujours un peu chiant d'y aller mais on est toujours content en sortant.

Obligatoire pour pouvoir se mettre en débardeur en public, dans le cas de la plupart des patrimoines génétiques. C'est vrai il y a des mecs qui ne font pas de sport et qui sont sublimes.

Exemples : Philippe, rédacteur de ces lignes. W, fils de footballeur de l'équipe de France, que j'ai fait il y a 6 ans, mais en fait, il s'entretenait.

Pour la peau : huile post-bain et douche Body-Shop, aromatisée au Wood-Musk. Ça permet de se palper tous les matins. C'est bien de commencer la journée avec soi, plutôt que sans.

Pour le visage, je n'ai pas de religion établie. Il y a Nivea-spécial réparation, qui s'achète au Monoprix – pas cher. Avant de sortir, Carita spécial vieilles peaux (beaucoup plus cher). Mais je suis sûr qu'il y a mieux.

Pour se laver on alterne un savon doux (savon de Marseille au Body-Shop au germe de blé) et Nobacter (anti-bactérien).

Une fois par semaine, mais aussi chaque fois après la piscine, récurage au Cyteal (Antibactérien, fongicide).

On fait ça parce qu'on tient compte de la promiscuité physique excessive avec plein d'autres milieux biologiques quand on mène une vie moderne.

Se laver le cul : c'est tout une affaire.

Des fois, si on a chié correctement dans l'heure, voir les deux heures précédentes, on peut s'en dispenser. Sinon c'est obligatoire, surtout quand on se fait goder.

C'est difficile, il faut bien sentir à l'intérieur pour éviter de lâcher plein d'eau marron une fois qu'on est sur le lit.

Pour tout ce qui précède, surtout, prendre son temps.

De manière générale, manger qd on a faim, boire qd on a soif, pisser, chier, roter qd on en a envie. Ne pas se retenir.

Et parfois aussi, manger, même si on a pas très faim, parce qu'il le faut pour ne pas s'affaiblir etc... Prendre soin de soi.

Tableau

troubles du sommeil chroniques : insomnie (1996), hypersomnie (1999) ;

problèmes de peau (dermite seborrhéique) (1996) ;

troubles digestifs : colite (1997-2001), peur de manger, troubles digestifs (traité par Immodium[®] et Bedelix[®]) ;

hypothermie, hypersensibilité au froid (1999), peur de prendre froid (Fervex[®], tisanes) ;

troubles moteurs : marche difficile (1999), peur de conduire, troubles de l'équilibre, recroquevillement, gestes de vieux ;

troubles de la vue : myopie à 13 dioptries (réformé Y 5), fatigue oculaire, a renoncé au port des lentilles correctrices (2003) ;

fébrilité : suées, fièvre ;

maux de gorge chroniques (prévention par Angispray[®]) ;

dépression : troubles de la mémoire, abattement, asthénie +++, fatigue permanente, forte fatigabilité, faible résistance, les sorties du domicile sont difficiles et réduites à une ou deux par semaine (depuis août 2003), voix blanche, troubles de l'élocution, ver-

tiges, hallucinations visuelles et auditives (entend des voix), hallucinations cénesthésiques (perte de substance interne, sensations d'être attaqué), pleurs, colère, contemplation du suicide, reste allongé dans des couvertures presque constamment, troubles de la concentration, lenteur dans tous les actes de la vie, inconfort physique, troubles anxieux, peur des émotions, peur du stress, peur des inconnus, agoraphobie, désorganisation phobique (réflexes de fuite) (1999), mélancolie (Risperdal[®] refusé, Norset[®] – six mois, Temesta[®]) ;

HIV (1989) : traité par AZT en 1990 (service du Pr Clauvel – hôpital Saint-Louis, Paris) ; neutropénie auto-immune (1991) ; traité en 1999 par Epivir[®] et Videx[®] puis Epivir[®] et Videx[®] et Viracept[®] ; en 2000-2002 par Epivir[®] Hivid[®] et Kaletra[®] ; un génotype de résistance (2001) a montré des mutations associées à nelfinavir et indinavir, résistance sans mutations à saquinavir, amprenavir, ritonavir, lopinavir, efavirenz, nevirapine et delavirdine ; non traité actuellement ;

hépatite C génotype 4 diagnostiquée en 2000 apparemment guérie en 2004 (hypothèse d'un lien avec une prise d'hormone de croissance en 2002).

asthme (1982) (Ventoline[®], puis Seretide[®]) ;

bronchite ;

syphilis (2002) ;

condylomes anaux (1999) ;

allergies (chat, chien, poussière, plume, cheval) (depuis l'adolescence) ;

œdèmes de Quincke (1996, deux fois, 1998, une fois) ;

arrêt de la cigarette (2000).

TROIS bis

(mardi 30 juin 1998)

Où nous revenons à la soirée durant laquelle Guillaume nous raconte, après-coup, la visite de Nicolas Pages à Paris, et très précisément la soirée Dispatch spéciale Gay Pride.

Petit à petit je m'endors. Je me réveille pour me souvenir des mots. Je m'endors. Bonne descente de shit. Et tout un coup la musique me fait revenir et je, c'est, oh putain, un authentique retour d'exta. Comme dans les livres. J'en avais déjà eu mais jamais d'aussi fort. J'ai chaud. Je me laisse aller. Plus qu'à recevoir les vagues de bien-être orange. Bon moment qu'on a passé comme ça dans ce lit lui et moi. La musique est toujours la même mais je l'entends différente. Ce truc de Baby Ford est carrément l'ancêtre de toute la house hypnotique. Je pense aux Bains-Douches, l'endroit où j'ai appris à vivre. Quand j'étais petit en 1982 et puis bien plus tard, après ma mort, au printemps-automne 1997. Les gens étaient tellement bien, défoncés, cool,

excités, unis, heureux, que les mecs les plus branchés du monde sont venus à Paris spécialement pour Cafe con leche (j'exagère peut-être un peu). Les fioles de special K circulaient généreusement. Je n'avais jamais vu ça. Je n'ai jamais revu ça. Pour l'instant. Mystères d'Eleusis. Petit à petit j'ai compris le truc que faisait Georges au Tea Dance le soir de Je sors ce soir. Ce truc que je ne connaissais pas, avec les mains qui battent vers l'extérieur, un-deux, un-deux et la tête pareil : les mains étaient des ailes et servaient à monter. C'était ça le truc qu'ils avaient appris pendant mon absence, sur la house qui n'était plus mélancolique Northern soul ou handbag trop folle mais de la véritable transe, le sortilège puissant, préhistorique, de quand on tournait autour des feux dans la brousse, dans les forêts, c'était ça qu'ils avaient retrouvé, la magie des tribus. Les sons qu'ils utilisaient maintenant. Des basses sourdes, des aigus vibratiles. Tout ça faisait comme un massage du cerveau, morceau par morceau. Toute musique est psychédélique (je le savais déjà tout en l'ayant oublié depuis le temps où en quatrième Mademoiselle de Verteuil nous faisait écouter de la musique indienne en classe. D'abord je fixais mes mains et l'image se troublait. Puis je fermais les yeux et je voyais de la lumière violette), mais celle-là l'était implacablement. Soit on décrochait soit il fallait rentrer en soi et travailler. Danse-musique-exta. C'était ça le truc du fou Philippe (c'est lui qui m'a branché sur le celtisme aussi, ça m'a parlé tout de suite, quand j'étais petit j'écoutais Tri Yann. C'est passionnant le cel-

tisme. La mythologie est comme la mythologie gréco-romaine une description métaphorique extrêmement fine de la psyché humaine, ouverte sur l'Orient, comme leur art. En plus ils étaient pédés. Voyez La guerre des Gaules), le truc que je ne connaissais pas, moi qui venais du temps où on laissait faire. Monter. Ne pas redescendre. Sous X il méditait, il m'a dit. Il pensait à Dieu. C'était pour ça qu'ils tenaient jusqu'en after d'after d'after d'after. Les drogues non plus ingérés mais gérées. On disait qu'il se gobait à Paris cent mille cachetons d'exta chaque week-end. J'ai pris des leçons. Sur le podium la Chose divine dansait sans faire attention. Révolution. J'ai écouté la parole du Seigneur W.A.R.R.I.O. Faith, hope and ecstasy. Dansé dans le dome de lumière verte phosphorescente, luminescente, braqué sur moi comme sur Batman le rayon des phares géants de Gotham City. Je suis allé écouter Todd Terry le godfather of house. Il a passé Week-end remixé, j'étais fou. To the batmobile, let's go ! Alors je suis allé lui faire thumb up, il m'a serré la main. Living in ecstasy. J'ai été la panthère noire, le Dieu Shiva, le Dieu Vishnou. J'ai été le lézard géant à crête jaune, à crête rouge. J'ai été l'ours Baloo et Mowgli. Avec la drogue et l'alcool et la musique et la lumière et la fatigue les gens se faisaient tous tellement de bien chacun séparément, s'occupaient tellement de leur cul qu'ils oubliaient celui du voisin, que le plaisir d'autrui ne suscitait plus aucune envie mais précisément le contraire, que la violence se dissipait. Le désespoir disparaissait. L'union le rem-

plaçait. La certitude que tout le monde était ensemble. Un soir une fille en lunettes noires criait Allez !, allez !, allez-allez-allez-allez !, pour encourager les danseurs. Du haut du podium je me suis mis à recycler l'énergie de la salle à travers moi et à nouveau vers la salle en boucle sur la musique. Bien mieux qu'un dojo zen. Je sentais leur excitation me répondre. J'ai aimé des dizaines et des dizaines de gens que je ne connaissais pas. J'ai été aimé par des dizaines et des dizaines de gens que je ne connaissais pas. Ce n'était pas à propos de quoi que ce soit d'autre que ça. L'énergie. Chez moi elle est au top le lendemain soir. Ah oui, les lendemains d'exta... Mal nulle part. Bon moral. Énergie maximum. Et en plus je suis clair. Le top. Je ne me drogue pas, je me dope. Soirée après soirée j'avais moins mal aux gens, à moi, à la solitude. L'endroit est devenu tellement libre qu'un soir, ou plutôt une nuit, un mec s'est branlé pendant cinq heures sans interruption au fond des urinoirs. Personne ne lui a rien dit. Je l'ai fait jouir en lui touchant les couilles en enculant sans capote une salope en blouson de moto qui cherchait à partouzer sous X sur le coup de dix heures. La sécurité en haut nous a dit Ah c'est vous les rigolos. Je vous jure. Ils ont seulement voulu savoir qui avait fait l'homme et qui la femme. C'était un endroit sacré. La maison de la tribu. Ouverte à tous les gens cool. Même les nains pouvaient rentrer s'ils avaient du style. Ce n'était pas un château-fort de la classe bourgeoise. C'était une église. C'était un temple. Merci Cathy et David Guetta de nous avoir donné ça.

Paris mystique

Paris mystique

Paris mystique

Comme la colonne qui soutient le monde.

Il y a tant de souffrance.

Boum, boum, boum, boum, boum, boum, boum,
boum...

Adamski flashback jack 1 flashback jack (punk rock mix) 2 nycnrg (killer club kidz – jump & shake) (1990)

ADAMSKI'S THING INTRAVENOUS VENUS 1 MARK'S TWISTED SOUL VOCAL 2 PF PROJECT'S SHARP EDGE MIX 3 SHARK TANK'S DRY ROASTED MIX (1998)

AIR FEAT. GORDON TRACKS PLAYGROUND LOVE 1 PLAYGROUND LOVE 2 NOSFERATU REMIX BY FLOWER PISTOLS 3 HIGHSCHOOL PROM (PLAYGROUND LOVE – ROB REMIX) (2000)

ALAIN CHAMFORT TRACES DE TOI 1 TRACES DE TOI 2 LA FIÈVRE DANS LE SANG (1986)

ALAN PARSONS PROJECT TALES OF MYSTERY AND IMAGINATION LP (1976)

ALFA GAMMA SWEET DREAMS 1 SWEET DREAMS (GOOD MIX) 2 SOMEBODY MOVE

(EXTENDED REMIX) 3 SOMEBODY MOVE (ORIGINAL MIX) (1994)

AMANDA LEAR SWEET REVENGE LP (1978)

AMII STEWART KNOCK ON WOOD LP (1979)

AMII STEWART KNOCK ON WOOD 1 KNOCK ON WOOD (ASH 48) 2 LIGHT MY FIRE (137 DISCO HEAVEN) (1985)

ARMY OF LOVERS MY ARMY OF LOVERS 1 CONCRETE GHETTO MIX 2 PISCES ATMOSPHERE MIX 3 NUZAK REMIX CLUB EDIT 4 PISCES STRATOSPHERE MIX (1991) ii

ARMY OF LOVERS MY ARMY OF LOVERS 1 MY ARMY OF LOVERS (RADIO EDIT) 2 SCORPIO RISING (GLASTRONOLOGY MIX) 3 MY ARMY OF LOVERS (TOUR DU MONDE CLUB MIX) (1990)

B MOVIE FOREVER RUNNING LP (1985)

B MOVIE MARILYN DREAMS 1 MARILYN DREAMS 2 FILM MUSIC PART 1

BAUHAUS SHE'S IN PARTIES 1 SHE'S IN PARTIES 2 HERE'S THE DUB (SPECIAL EFFECTS BY 'LOONATIK ß DRINKS' ®) 3 DEPARTURE (1983)

B-BOY ELECTRIC TAINTED LOVE 1 LO VOX EXTENDED MIX 2 HARD CELL MIX 3

KAL HACID REMIX 4 EXTENDED VERSION
(1998)

BLACK RIOT FEAT. TODD TERRY A DAY
IN THE LIFE 1 A DAY IN THE LIFE (EURO
CLUB MIX) 2 A DAY IN THE LIFE (BONUS
DUB) 3 WARLOCK (CLUB MIX) 4 WARLOCK
(RUBBER DUB) (1988)

BOY GEORGE LIVE MY LIFE 1 12 INCH
SOUL REMIX 2 QUAKE DUB 3 12 INCH KLUB
MIX 4 KLUB MIX (1987)

BOY GEORGE LIVE MY LIFE 1 KLUB MIX
2 7 INCH VERSION 3 SOUL REMIX (1988)

BOY GEORGE LIVE MY LIFE 1 LIVE MY
LIFE (BUSINESS MIX) 2 LIVE MY LIFE (12
INCH CLUB REMIX) (1988)

BOY GEORGE LOVE IS LEAVING 1 ALEX
NATALE MIX 2 ALEX NATALE DUB MIX 3
MOLELLA GUITAR MIX 4 MOLLY NRG MIX
(1996)

BOY GEORGE SAME THING IN REVERSE 1
BRICK IN MY HANDBAG MIX 2 KY CLASSIC
DUB 3 COUNTRY QUEEN MIX 4 KAMIKAZE
FULL POPSWISH MIX 5 303 IS BIG ENOUGH
FOR ME MIX (1995)

BOY GEORGE TO BE REBORN 1 TO BE
REBORN 2 WHERE ARE YOU NOW (1987)

BOY GEORGE WHETHER THEY LIKE IT OR
NOT 1 WHETHER THEY LIKE IT OR NOT 2

LITTLE GHOST 3 LITTLE GHOST (SCRATCH
MIX) (1989)

C&A SWEET DREAMS 1 ROD SEARLE
VOCAL MIX 2 C&A 12 INCH MIX

CANDY STATON YOUNG HEARTS RUN
FREE 1 COMMON NATURE DISCO MIX 2
COMMON NATURE 'YOUNG HEARTS RUN
DUBBED' MIX 3 COMMON NATURE RADIO
EDIT (1999)

CANDY STATON YOUNG HEARTS RUN
FREE 1 DANNY D MIX 2 SPACE DUST MIX 3
DANNY D RADIO MIX (1999)

CARS CANDY O LP (1979) ii

CE CE ROGERS COME TOGETHER 1 N.W.
EXPLORERS MIX 2 ORIGINAL STRICTL MIX 3
L.W.S AIR MIX (1995)

CERRONE + DANNY TENAGLIA SUPERNA-
TURE 1 DT'S LEGENDARY CLUB MIX 2 THE
PAPADELLA 3 DT'S BEATS 4 DT'S ALTERNA-
TIVE MIX 5 DT'S TRANCE INSTRUMENTAL
(1997)

CHER BELIEVE 1 ALMIGHTY DEFINITIVE
MIX 2 GRIP'S HEARTBROKEN MIX 3 CLUB 69
FUTURE MIX (FULL LENGTH VERSION) 4
CLUB 69 FUTURE DUB (1998)

CHERI MURPHY'S LAW 1 MURPHY'S LAW
2 MURPHY'S LAW (INSTRUMENTAL) (1982)

CHRISTOPHE MONIER & DJ PASCAL R
IMPULSION LP (1998)

CHYP-NOTIC NOTHING COMPARES 2U 1
THE ULTIMATE DANCE VERSION 2 THE
TECHNO MIX 3 1 – 4U (1990)

COLOUR CODE DANCE WITH THE TIMES 1
BLUE MIX 2 DANCE WITH THE TIMES (1984)

CULTURE CLUB DO YOU REALLY WANT
TO HURT ME ? 1 ALBUM VERSION 2 DUB
VERSION (FEAT. PAPA WEASEL) 3 LOVE IS
COLD (YOU WETRE NEVER NO GOOD) (1982)

CULTURE CLUB KISSING TO BE CLEVER
LP (1982)

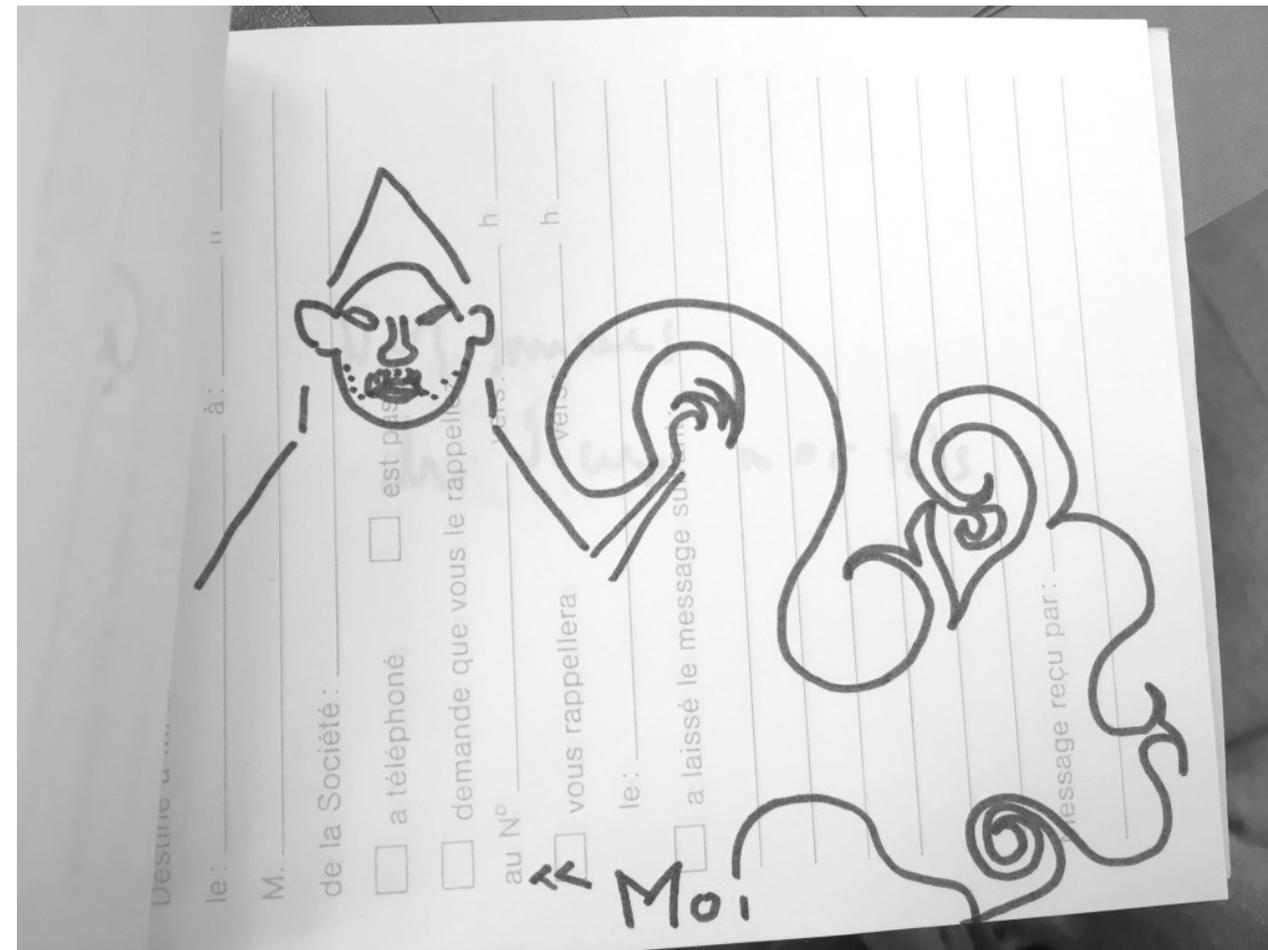
: — T pour dire qu'on reste perrrplecs, mais
qu'on participe aux mondanités.

: — ? pour dire qu'on s'interroge encor' sur les
choses en questions et à venir.

: — § pour dire qu'on vit dans une époque de
légistes, mais qu'il vaut mieux se la fermer.

: — \$ pour dire qu'on sait bien ce qui les
motive...

et :) pour dire qu'on est vraiment content.



**MEs PRIORITEs POUR DEMAIN POUR MOI DE MOI
QUI A QUsA QUIMINTHEREsE°**

ÊTRE BEAU

AVOIR UN BEAU CORPs

MONTRER LA VIANDE

sEDUIRE POUR DE BONNEs RAIsONs

PAs ME LAIssER EMMERDER IDEM

c'est TOUT

pour les détails, me faire plein de tatouages sublimes

etc

etc

M4AMUsER

FAIRE UN FILM sUR LE CRYsTAL (LA DROGUE) AVEC
MEsAMIs

VIVRE DANs UN APPART AVEC AUCUN MUR BLANC

AVANT C4ETAIT LIBERATER MAINTENANT C4EsT
UNE NOUVELLE NORME BOURGEOISE ORIBLEU

LEs MURs BLANs JE VE DIRE

MANIFEsTER POUR LEs DROGUEs ET LA HAUsSE DU
POUVOIR D'ACHAT

Moi aussi je suis N

Les vibes de N, de mépris, de destruction.

Des truies, disent-il. Des porcs. Des moutons.

L'abattoir.

Longtemps j'ai retourné contre moi la N.

Je cherchais la N (je l'ai trouvée) (en moi) (later).

Je suis mourt (mort, à part l'humour).

Comment tu fonctionnes, toi ?

Je ne fonctionne plus beaucoup.

Les homme oh sexuels violents, sadiqueues avec eux-mêmes,
leurs amants, masochistes.

Mes mecs qui n'assumaient pas, rien du tout.

Moi qui n'assume pas, rien du tout, non plus.

Pas plus à eux-mêmes (écrivez comme vous voulez).

La N emporte tout.

Shaque queue aspearien.

La tempête !

Je n'étais pas comme ça.

J'étais un autre.

J'étais un hôte.

Je recevais.

Qu'est-ce que sait, donner ?

Je n'en veux plus.

Toute cette vent gens se.

Pas

R'être un ange,

Non.

Juste Moi M' Aime

Je t'aime temps

Cher Guillaume,

La première fois que je t'ai vu, c'était à une lecture de la performeuse Lydia Lunch au Glaz'Art. Daniel, un ami commun, nous a présentés. Il m'a dit que tu écrivais et qu'il aimait ce que tu faisais mais je t'ai trouvé trop propre sur toi, et vu le titre de ton livre, *Dans ma chambre*, chez P.O.L, j'ai cru que tu faisais de la poésie. Je n'ai même pas ouvert ton roman quand tu me l'as envoyé. Puis Daniel est mort, je me suis souvenue de ce recueil et je l'ai lu. Eh bien, bonjour la poésie... Tu appelles ton autofiction de la pornofiction et on ne peut pas dire que tu exagérais. Mais je ne te prenais pas particulièrement au sérieux, comme auteur. Tu faisais partie des bouffons de ma génération, c'est tout.

Depuis quelques années, je relis tes livres. C'est une surprise. Alors comme ça, c'est toi, le meilleur d'entre nous ? Et de loin. Tu as encapsulé les 90's. Cette France de la fin du siècle dernier, le Paris de la nuit, l'état d'esprit, les objets, les habitudes – ça remonte d'entre tes pages. Tout y est. Mauvaise humeur, consumérisme qu'on croyait cool, techno, jouissances à la chaîne, Madonna, Minitel, ecstasy, obsession pour les fringues, politiques identitaires, alcools blancs et pharmacopée. Tu écrivais des romans rapides, égocentrés, avec beaucoup de descentes. Tu n'étais pas un gars sympa, tu n'étais pas une bonne personne. Mais tu étais drôle, et tu aimais l'adrénaline. Parfois tu étais sentimental, jusqu'à l'imbécillité, ce qui t'allait bien. Te lire, c'est se retrouver collé à ta nuque, comme une caméra à la Dardenne, mais chez toi Rosetta est sérieusement détraquée. Tu étais à mi-chemin entre la pétasse adolescente décérébrée et le khâgneux militant intello. Et la grande différence entre tes livres et un texte bien gaulé mais qui manquerait de consistance, c'est la mort. Il y a ce martèlement, une ombre constante, le souffle court – tu vas crever, tu ne penses qu'à ça. Et c'est vrai. Tu vas crever, très vite.

Tu étais terrorisé. C'est seulement aujourd'hui en te relisant que je le comprends. On ignorait, alors, que beaucoup de séropositifs en France fêteraient leurs 60 ans. Vous étiez condamnés. Les gens comme moi vous côtoyaient, on pensait à autre chose, nous, on n'était pas des positifs, vous vous promeniez avec la mort comme un oiseau sur vos épaules. Et on vous demandait, évidemment, de ne pas trop faire chier avec ça. L'important c'était de danser, n'est-ce pas. Range ta terreur et vis avec, et tu faisais très bien le gars qui pense à autre chose.

Ensuite tu es devenu le barebacker. Ça n'était pas très malin, remarque, d'aller te vanter de baiser sans capote. Il est même possible que tu l'aies fait en désespoir de cause, pour qu'enfin on t'invite plus souvent à la télévision. Ton côté petite pétasse, une Paris Hilton avant l'heure. C'est que c'était moins facile pour toi que pour moi, les médias. Trop de sodomie dans ta prose, trop de merde et de litres de sperme avalés pour que tu sois un auteur subversif lambda. Avec cette histoire de bareback, tu as servi sur un plateau le bon motif pour t'ignorer. Il fallait t'interdire, t'enterrer. Tu étais l'auteur qu'on doit mépriser. Vu de loin, ça faisait mec sérieux, détesté jusque dans son camp. Autant d'hostilité valide l'œuvre. Vécu de ton point de vue, je sais que c'était atroce.

Encore aujourd'hui, cher Guillaume, ton nom provoque de petits remous offusqués. Céline, oui, Dustan, non. Tu as payé le prix fort pour ça, mais l'unique auteur maudit, le grand absent des listes officielles, le mauvais élément passé sous silence parce que trop dérangeant – c'est toi. Les autres, tous, nous n'aurons fait que faire tourner la machine. Toi il suffisait que tu l'approches pour la faire dérailler. L'époque aura digéré tout ce qui lui passait sous la dent, sauf Dustan. Quand tu es mort, le silence a été troublant.

On ne saura jamais quel genre de vieux tu serais devenu. Tu auras toujours ta belle gueule de petite frappe insolente. Si tu voyais les têtes qu'on a chopées, nous les vivants, tu rigolerais je pense. Ce mois-ci, tes trois premiers romans sont réédités en un premier tome, chez P.O.L C'est un beau volume, épais, tu serais content, ça a de l'allure. Bon, pour le grand couronnement, Guillaume, je crains qu'il faille attendre un peu. L'époque n'est pas à la glorification de la baise pédé, du mauvais esprit et de la militance gay. Tu es mort depuis presque huit ans. Tu ne ressemblais pas à un écrivain français. Tu étais beau, dangereux, drogué, séducteur, ta voix était à tomber par terre de sexy. Une drôle de grimace remontait ta bouche d'un côté quand tu souriais et on ne savait pas trop si tu étais doux ou teigneux, fort ou désespéré. Tu étais excitant. Tes romans te ressemblent. C'est un plaisir de te retrouver.

À très vite, V.

Édition : Julien Laugier, Olga Rozenblum, Pascaline Morincôme
Aide à la mise en page : Zoé Chauvet
Relectures : Nicolas Brulhart, Marie Gyger, Baptiste Pinteaux, Esther Rozenblum, Philippe Joanny
Impression : CRIC Print Marly

Avec le soutien de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature

Merci à Paul B. Preciado, Elliot Evans, Lili Reynaud Dewar, Pierre Dulieu, Thomas Clerc, Cécile Helleu, Daniel Hendrickson et Marc Siegel, Tristan Cerf, Tim Madec, Philippe Joanny, Sophie Baranes, aux membres de Treize et à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine.

Synopsis des « Trois films d'appartement »	3
Guillaume Dustan, « People are still having sex » Extrait de <i>Dans ma chambre</i> , P.O.L, 1996	6
Daniel Hendrickson et Marc Siegel, « The Ghetto Novels of Guillaume Dustan » Extrait de la revue <i>Paroles gelées</i> , Volume XVI, Ucla French Studies, 1998	10
Guillaume Dustan, « 21. (1993) » Extrait de <i>Plus fort que moi</i> , P.O.L, 1998	16
Tim Madesclaire, « Dustan, écrivain de l'espoir » Intervention donnée lors de la journée d'étude « J'ai toujours été pour tout être », organisée par Raffaël Enault, université Paris-Diderot, 28 mai 2019	18
Guillaume Dustan, « Trucs à faire pour être opérationnel » Extrait d'un carnet de notes, Archives Guillaume Dustan/IMEC, 2000	23
Guillaume Dustan, « Tableau » Extrait de <i>Premier essai</i> , Flammarion, 2005	24
Guillaume Dustan, « TROIS bis (mardi 30 juin 1998) » Extrait de <i>Nicolas Pages</i> , Balland, coll. <i>Le Rayon</i> , 1999	26
Guillaume Dustan, « :) pour dire qu'on est vraiment content » Extrait de <i>Dernier roman</i> , Flammarion, 2004	34
Guillaume Dustan, « MEs PRIORITES POUR DEMAIN... » Extrait de (...), texte issu du manuscrit original de <i>LXiR</i> , 2002	40
Virginie Despentes, « Trop de sodomie dans ta prose » Article publié dans <i>Le Monde</i> , le 31 mai 2013, pour la sortie de <i>G.D., Œuvres I</i> , P.O.L, 2013	45